

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

STABAT MATER FURIOSA suivi de SOLILOQUES, 1999, 3^e éd. 2005.
D'ENTRE LES MORTS, 2000, 2^e éd. 2006.
LE PETIT ORDINAIRE, 2000, 2^e éd. 2006.
LA LUNE DES PAUVRES, 2001.
SERMONS JOYEUX, 2004, 2^e éd. 2006.

Chez Cheyne éditeur

FUITE DE L'IMMOBILE, prix Artaud, 1984, 2^e éd. 1999.
À L'AUBE DU BUISSON, 1985, 5^e éd. 1998.
UN ESSAIM AMOUREUX, 1986, , hors commerce, 1995, 3^e éd. 1999.
LA NUIT RESPIRE, 1987, 5^e éd. 2003.
LES DOUZE LOUANGES, 1990, 2^e éd. 2001.
LE SENTIMENT DU MONDE, prix Apollinaire, 1993, 3^e éd. 2005.
TRAITÉ DE LA JUSTE MERVEILLE, bibliophilie, ill. de M. Mellinette, 1996.
UN HOMME SANS MANTEAU, 1996, 4^e éd. 2006.
ALGUES, SABLE, COQUILLAGES ET CREVETTES, Lettre d'un poète à des comédiens
et à quelques autres passeurs, 1997, 2^e éd. 2006.
POÈMES DU CORPS TRAVERSÉ, 1998, 2^e éd. 2001.
LE BOIS DE HÊTRES, 1998, 2^e éd. 2005.
OUVRANT, LE PAS, 1999.
SANS FRONTIÈRES FIXES, 2001, 2^e éd. 2004.
LES DOUZE LOUANGES précédé de POÈMES DU CORPS TRAVERSÉ, 2001.
FRESQUE PEINTE SUR UN MUR OBSCUR, 2002, *épuisé*.
LETTRÉ À LA FEMME AIMÉE AU SUJET DE LA MORT, prix Max Jacob, 2005, 2^e éd. 2006.

Chez d'autres éditeurs

HYPNOSE DU SILENCE, Rougerie, 1981, *épuisé*.
PRÉSENCE ABANDONNÉE DU CORPS, Rougerie, 1983, *épuisé*.
TRENTE ÉLÉGIES DE L'ARDEUR, Rougerie, 1986, *épuisé*.
PASSAGE DU DÉSIR, L'Aire, 1988, Le Castor Astral, rééd. en poche, 2006.
LE SOURIRE DU CHIEN, L'Aire, 1990.
EVA R., L'Aire, 1993.
LES PETITS JARDINS, L'Aire, 1993.
LA GENTIANE D'OR, Atelier du poisson soluble, 1993.
LA FABULEUSE HISTOIRE DE NÉPOMUCÈNE, D'IPHIGÉNIE ET DU POIVRON VOLANT,
Atelier du poisson soluble, 1993.
CONTES ET LÉGENDES D'Auvergne, Nathan, 1996.
L'HOMME CLOS, L'Aire, 1996.
MATIÈRE NUIT, Le Castor Astral, 1997.
LA MOUCHE QUI LIT, Rue du Monde, ill. de I. Simon, 1998.
AIE ! UN POÈTE, Le Seuil, 2003.
CHARLES JULIET, LA CONQUÊTE DANS L'OBSCUR, J.-M. Place, 2003.
CECI EST UN POÈME QUI GUÉRIT LES POISSONS, Rue du Monde, ill. O. Tallec, 2005.

JEAN-PIERRE SIMÉON

Le Petit Ordinaire

Cabaret macabre

LES SOLITAIRES INTÉPESTIFS

AVERTISSEMENT

L'ordre et le nombre des monologues, scènes et chansons qui composent *Le Petit Ordinaire* sont laissés au libre arbitre et à l'invention du metteur en scène et des comédiens. Le texte publié ici retranscrit les choix de Christian Schiaretti et des acteurs de la Comédie de Reims lors de la création du Cabaret en septembre 2000. On trouvera en annexe les textes non utilisés à cette occasion et susceptibles d'être intégrés à l'ensemble, conçu donc comme un dispositif modulable.

Lors de la création la distribution était la suivante : Loïc Brabant, Arnaud Décarsin, Grégory Dominé, Mélanie Faye, Arnaud Frémont, Jean-Michel Guérin, Hélène Halbin, Fabien Joubert, Julien Muller, Laurent Nouzille, Patrice Thibaud, Émilie Weiss. Musique originale et interprétation (accordéon) de Frédéric Daverio. Mise en scène de Christian Schiaretti.

Nouvelle édition augmentée de trois chansons

© 2006 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 10 : 2-84681-181-4
ISBN13 : 978-2-84681-181-1

Première édition

© 2000 ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

ISBN 2-912464-86-2

prologue

CASSANDRE

J'en vois un qui passe le porche du crépuscule
il tient son peuple mort
dans ses bras
et s'agenouille devant les dieux
et les dieux tournent les talons
tournent les talons devant l'horreur
Je vois un peuple
qui jette sa furie
contre la maison du prince
et le mur du palais
renvoie la vague
sa clameur
tandis que le prince fornique dans la chambre
et confie à sa maîtresse
qu'il aime le bruit de la mer
Je vois des chiens qui s'assemblent
sur une plaine sèche
et la meute souille de ses excréments
la terre jusqu'à l'horizon
ce ne sont pas des chiens
ni aucune autre sorte d'animaux
ce sont des hommes
assoiffés
Je vois un homme cloué
à la porte d'une grange

ses yeux pendent sur la joue
on lui a arraché la poitrine
et la peau du ventre
hier il a rencontré une femme
ils se sont donné le premier baiser
Je la vois elle le cherche
elle appelle elle court
dans une forêt dont les arbres
n'ont pas fini de brûler
elle ne peut croire qu'elle
ne le retrouvera pas
c'est impossible
sa vie ne sera plus
que ce baiser manquant

Allons voyons mieux
voyons plus encore

Je vois
deux hommes
qui se font l'amour
dans un champ d'automne giboyeux et tiède
les gens du village cherchent des pierres
Je vois un enfant
qui marche dans la rue avec son chien
et le père tient l'un des deux en laisse
dans le brouillard
on ne sait pas lequel
J'en vois une
une qui danse
seule sur la plage
un dieu la regarde
une qui croit tenir
le monde dans ses mains
et il lui vient des larmes

qui sont douces
Je vois un vieux
que ses voisins nomment le philosophe
il dort et
ses doigts dessinent un concept
sur le drap

Allons voyons mieux
voyons plus encore

Je vois un général d'armée
dont le pied hésite
à écraser l'araignée
qui court sur le plancher
là-bas un cyclone
chevauche l'océan
J'entends sur le rivage
les foules en prière
Je vois un gamin
lâcher la main de sa mère
pour courir derrière un papillon
sa course écrase les fleurs du jardin
sa mère dis donc
sa mère lui en met une
le gamin demande pourquoi
qu'est-ce qu'elle dit ?
qu'est-ce qu'elle dit ??
Je n'entends pas
Je n'entends pas la réponse de la mère
Je vois un homme fort comme un taureau
qui cherche
une corde pour se pendre
Je vois le doigt d'une femme
sur la lèvre d'un homme
Je vois un cadavre sur la chaussée

la pluie lui lave le visage
Je vois sa femme qui l'attend
elle a préparé la soupe
la pluie aussi lui lavera le visage
la même pluie

Allons voyons mieux
Voyons plus encore

Je vois un homme tordre
la foudre dans ses mains
et cet autre ouvrir ses bras
à l'ouragan
Que reste-t-il quand les mains ont brûlé ?
Quand l'ouragan a traversé ?

Je vois un homme qui doute
entre un fusil et sa défaite
J'en vois plusieurs qui viennent vers nous
le cœur brisé
et les mains blanches
Qu'ils viennent, qu'ils viennent
vous connaissez donc
le prix du spectacle...

LE MONDE VA

LE CHŒUR :
Le monde va vaille que vaille le monde
Va la pluie tombe la neige tombe la nuit
Tombe seul s'élève un cri

LE CHORYPHÉE :
Un cri qui ne sait rien de lui-même
Un cri ni de joie ni de peine
Le cri de l'enfant qui naît

LE CHŒUR :
Aïe

LE CHORYPHÉE :
Hélas

scène 1

LES SAINTS INNOCENTS

Vous avez une cave n'est-ce pas ?
Mesdames, messieurs, s'il vous plaît, ne niez pas.
Chacun d'entre vous a une cave où l'âme accomplit
ses basses œuvres. Une chambre d'en bas dédiée aux
tourments, au meurtre, à l'obscène comme les geôles
gémissantes du Seigneur de Lacoste. Portes ouvertes
à la bête immonde.
Ah, vous niez encore !
Voici le juge.
Et voici son petit bureau coincé sous les combles d'un
bâtiment ancien et hiératique, sentant la cire, la
pénombre vieille et embarrassé de dossiers.
Vous entrez après avoir longtemps attendu qu'une
voix lasse réponde au grincement que vous avez
provoqué en touchant la porte, scène un : *Les saints
Innocents*.

LE MERCIER. – Pourquoi Monsieur excusez-moi
Monsieur le Juge pourquoi on est là
c'est une erreur mais – respect à vous
c'est une erreur

LE JUGE. – Asseyez-vous

LA MERCIÈRE. – Mais ce ne sera pas long tout de même

LE MERCIER. – Le client n’attend pas Monsieur le Juge

LE JUGE. – Vous tenez un commerce de mercerie
dans le Vieux Quartier n’est-ce pas ?
depuis vingt ans c’est ça vingt ans

LA MERCIÈRE. – Dix-neuf ans

LE MERCIER. – Excusez-moi Monsieur
le Juge j’ai une femme et
et quatre enfants les affaires sont âpres
mais on a une clientèle fidèle fidèle
qui nous respecte Monsieur le Juge
et qu’on respecte pareillement

LE JUGE. – Vous avez loué votre cave deux
pièces voûtées avec un soupirail

LE MERCIER. – Une cave quoi

LE JUGE. – Qui donne sur une cour intérieure
vous avez loué votre cave n’est-ce pas ?

LA MERCIÈRE. – Où est le mal Monsieur le Juge ?

LE MERCIER. – On n’en avait pas l’usage de cette cave
et les affaires sont vous savez âpres.

LE JUGE. – Vous connaissez la personne à qui vous
l’avez louée une de vos clientes peut-être ?

LA MERCIÈRE. – Oh non sûrement pas Monsieur le Juge

LE MERCIER. – On ne la connaissait sûrement pas
j’ai même je crois oublié son nom

LE JUGE. – Mais vous touchiez bien un loyer tous les
mois
vous avez touché un loyer tous les mois
pendant cinq ans

LE MERCIER. – C’était par la poste Monsieur le Juge
tout s’est fait par la poste du courrier
rien d’autre on n’a jamais rencontré
la personne

LA MERCIÈRE. – Une cave vous pensez ça ne prête pas
à conséquence

LE JUGE. – Je ne comprends pas jamais rencontré

LA MERCIÈRE. – C’est une femme qui est venue cher-
cher
la clef une femme

LE MERCIER. – Oh très bien mise

LA MERCIÈRE. – Les bonnes manières mais pas une
cliente
vous pensez on connaît nos clientes

LE JUGE. – Vous n’avez jamais rencontré donc les
locataires jamais comment pouvons-nous
vous croire jamais pendant cinq ans

LE MERCIER. – C’est ainsi Monsieur le Juge jamais
pendant cinq ans on travaille beaucoup
la boutique les commandes les comptes
des soucis de commerçants voyez-vous
autant dire autant dire d’honnêtes gens

LE JUGE. – Vous n’avez donc rien vu rien entendu

LA MERCIÈRE. – Rien de rien Monsieur faites excuse

LE MERCIER. – Rien entendu Monsieur le Juge rien
c’est le mot
ah si peut-être une fois ou deux peut-être

LA MERCIÈRE. – Des rires

LE JUGE. – Des rires vous êtes sûrs c'étaient des rires
LE MERCIER. – Ça oui je crois
LA MERCIÈRE. – C'étaient des rires
LE MERCIER. – On n'a pas bonne mémoire Monsieur
le Juge
c'était je crois comme des rires
LE JUGE. – Comme ?
LE MERCIER. – On ne se souvient pas Monsieur le
Juge
LA MERCIÈRE. – Comment voulez-vous ? C'était pas
hier
deux fois trois fois des rires mais ça
date ces derniers mois plus rien
LE MERCIER. – Rien
LE JUGE. – Allons parlons clair : vous étiez donc les
seuls
dans le quartier à ne pas savoir
à ne pas savoir ce qu'on faisait dans votre cave
que vous aviez loué votre cave à un membre
du Parti National Populaire le P.N.P.
les seuls dans le quartier
LE MERCIER. – Sauf votre respect Monsieur le Juge
les gens du quartier
LA MERCIÈRE. – C'est pourri de chez pourri
ce que ça pense ce que ça dit on s'en tape
LE JUGE. – Je vous demande pardon
LE MERCIER. – C'est vrai quoi on est commerçants
la famille la boutique c'est assez non

pour occuper des gens on ne se mêle
pas nous on ne fait pas les curieux
LA MERCIÈRE. – Les gens c'est comme les boutons
autant
de tiroirs autant de sortes de la bonne
et de la qui vaut pas deux sous
LE MERCIER. – On n'écoute pas les gens on travaille
et dur
ça nous apprendra à rendre service tenez
pour ce qu'on en a tiré de cette foutue cave
LA MERCIÈRE. – Même pas de quoi repeindre notre
enseigne
LE MERCIER. – Maintenant Monsieur le Juge si vous
voulez bien
le client n'attend pas respect à vous
LE JUGE. – J'ai là une liste de vingt personnes
qui ont séjourné dans votre cave sous
contrainte vous ne savez rien n'est-ce pas ?
LA MERCIÈRE. – Qui dit ça qui dit ça ?
LE MERCIER. – Les voisins excusez-moi Monsieur
excusez-moi Monsieur le Juge
LA MERCIÈRE. – Les voisins c'est menteur de chez
menteur
LE MERCIER. – Vingt personnes qu'elles viennent nous
le dire
nous dire en face là Monsieur le Juge
LE JUGE. – Elles sont mortes Monsieur ou disparues
LE MERCIER. – Oh oui tiens ça excusez-moi elle est
bonne